

# LA VOIE SOUFIE, MYSTIQUE DE L'ISLAM

par Albert Coudsy

## Introduction

En Islam, le Livre de Vérité est le *Qor'an*, la parole de Dieu relayée par l'Ange Jibril et exprimée par la bouche de l'Envoyé, Mohammad, missionné pour rappeler les hommes à Dieu, à la rectitude du chemin de la Lumière révélée aux hommes depuis le commencement des temps. Et Dieu dit ainsi dans la sourate 41, verset 53 : « *Nous leur ferons voir Nos signes dans les horizons et dans leurs âmes jusqu'à ce qu'ils discernent que Là est le Vrai* ».

L'ensemble des écoles du mysticisme islamique a trouvé dans cette ouverture le chemin conduisant à la reconnaissance de l'Œuvre divine dans le manifesté, Création dont l'éclat et la beauté doivent conduire le croyant jusque dans le sein de Dieu. À cette source tous ont convergé et se sont désaltérés de la saveur de la quête, cheminant vers le stade de la « proximité ».

Un mystique islamique de notre temps, Bahrâm Elâhi, tente de cadrer la perspective de la voie mystique en Islam : « *Cette voie est universelle ; elle est ici, dans notre univers de la matérialité, mais elle est également là-bas, dans l'univers de la spiritualité. [...] Cette école est universelle, [...] n'a pas de couleur, n'a pas de territoire, n'est pas fermée. C'est une école pour ceux qui ont soif de l'Esprit, qui désirent Dieu pour Dieu* ».



## Définitions de la voie mystique en Islam

Le mysticisme est à la fois une voie, une doctrine et un état: doctrine, il prête un sens caché aux révélations des Écritures et aux choses ; voie, il prétend conduire à la connaissance de choses divines sans intermédiaire, à pénétrer les mystères, et par un dévoilement atteindre aux réalités transcendantes face à face ; état, c'est un comportement spirituel issu de l'étude de la théologie et de la théogonie, et qui demeure attaché à la signification spirituelle des êtres, de leurs rôles et de leurs actes.

Nietzche disait que la grandeur d'un homme, c'est d'être un pont. Et la réalisation d'un mystique, c'est de devenir un pont par lequel les frères humains retrouvent la voie de Dieu et s'y engagent. Et le pont est construit avec l'amour de Dieu ; il ne tient que par le mortier de l'amour des hommes. Ceci est le secret de la mystique islamique, et en est aussi l'aboutissement.

La voie mystique en Islam, notamment après avoir été désignée par le mot *tasawwuf* (soufisme), est devenue l'attribut des connaisseurs, *âlimûn*, les gens de la connaissance, et *maarifâ*, cette connaissance : cette voie et méthode d'accès est une gnose, à condition d'entendre par ce terme non pas un savoir transmis et acquis, mais une connaissance révélée, dévoilée et expérimentée, vécue jaillie au cœur du cherchant en éclairs fulgurants, puis parfois en torrents de lumière, pour rejaillir sur les champs de la tradition et de la religion et les imprégner des traces de vérité qu'elles reflètent dans les cœurs des autres croyants, à la mesure de leur propre ouverture.

Le Livre saint, le *Qor'an*, ne dit-il pas dans la Sourate 2, dite de « La Vache », verset 269 : « *Il dote de la sagesse qui Il veut ; et celui qui a été doté de la sagesse a déjà reçu un bien immense* ». Cette approche *qor'anique* recèle une notion d'élection. Mais elle est tempérée par cet autre verset qui rappelle aux croyants qu'ils sont égaux au regard de Dieu, que ne les différencie que leur degré de piété. Il en découle que c'est par la piété que s'opère l'œuvre de « proximité » : là est le point originel des commentateurs et exégètes qui ont placé la voie mystique dans l'Islam des premiers temps et de leurs continuateurs immédiats.

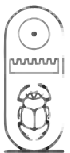
Ainsi, l'un des grands *Chaykhs* du soufisme, al-Quchayri (Abul-Qâçem, Abdul-Karim ibn Hawâzen al-Quchayri, né en



376 Hg., mort en 465 Hg. à Nishâpûr), commenté par le *Chaykh-ul-islam* Zakariya al-Ansâri, reporte la formation de la *soufiya* à la perpétuation du savoir mohammadien par ses compagnons dits *sahâbah*. Ensuite vint la seconde génération, ceux qui ont été les compagnons de ces premiers et qui furent appelés *tâbi'în*, puis ceux qui leur succédèrent, appelés *atbâa at-tâbt in* (les suivants des suivants). Plus tard surgirent des dissensions et des différences d'appréciation ; on en vint à appeler ceux qui étaient très attachés à la religion les *zuhhâd* (ascètes) et

les *oubbâd* (orants). Finalement apparurent des sectes qui prétendaient à ces qualités : alors les vrais tenants de l'ascèse, ceux qui en étaient les privilégiés prirent le nom de *tasawwuf* pour leur pratique et furent connus comme tels, ce qui n'arriva qu'environ 200 ans après l'Hégire (donc vers les années 820/825 de l'ère chrétienne, en pleine période abbasside).

Si l'on interroge le *Littré* qui orthographie *Sofi* ou *Sophi* (pour Soufi), il attribue ce terme à des philosophes musulmans qui ont établi une école panthéiste et dont les principes essentiels sont que Dieu seul existe, qu'Il est dans tout et que tout est Lui-même ; que tous les êtres visibles et invisibles en sont une émanation ; que le paradis, l'enfer et tous les dogmes des religions positives ne sont que des allégories dont le *sofi* a la clef ; qu'il n'existe pas réellement de différence entre le bien et le mal, puisque tout se réduit à l'unité, et qu'ainsi Dieu est en réalité l'auteur des actions de l'homme ; que l'âme est préexistante au corps et s'y trouve enfermée comme dans une cage ; que la mort, qui doit être souhaitée, est l'anéantissement en Dieu ; que c'est par la métempsychose que les âmes sont



purifiées et obtiennent d'être réunies à Dieu, et que la principale occupation du *sofi* doit être de méditer sur l'unité et de s'avancer par les divers degrés de la perfection spirituelle. On voit, au travers de cette référence combien notre Occident, il y a à peine 150 ans, connaissait l'Islam avec de bien larges approximations. Avec le XX<sup>e</sup> siècle, nombreux furent les érudits occidentaux et orientalistes à se pénétrer de la pensée islamique et à l'approcher avec dignité et intégrité, notamment en France ; citons, parmi les plus grands noms, Blachère, Massignon, Guénor Berque, De Vitray-Meyerovitch, Corbin, Dermenghem, Laoust et bien d'autres.

Le Soufisme intéresse aujourd'hui en Occident bien des personnes attirées par la spiritualité, des gens qui ont effectivement mis de côté les contraintes des obligations religieuses qui leur semblent réduire leur liberté de comportement et de croyance. Ces gens recherchent assidûment le moyen de vivre une expérience intérieure de communion spirituelle profonde répondant à leurs aspirations, à travers une nouvelle naissance, qui évolue en leur conscience d'une manière parfois perceptible, parfois souterraine, afin de vivre une relation avec le Divin. Or, en définitive, à quoi se résout la voie soufie ? « À voir Dieu en chaque chose », ce qui est bien la doctrine de l'Unité (*tawhîd*) et unicité de l'Être ou de l'existence (*tawhîd ul-wujûd*) ; ceci est-il panthéiste ? D'une certaine façon, oui, car dans sa transformation continuelle et progressive, dans son ravissement intérieur et sa lucidité extérieure, l'homme de Dieu, le Soufi, entre « ivresse du divin » et « sobriété » vit les mystères d'une spiritualité profonde, tire une jouissance intense de la vie et de ses actions extérieures, imprégnée d'altérité, avec cette saveur inexprimable qui naît dans le « cœur » de celui qui se rapproche du « secret » de LUI.



« Gloire à la majesté de Dieu »

Un adepte soufi, notre contemporain Faouzi Sqâli tente de décrire l'approche et le contenu de la quête mystique en Islam : « *Selon le Qor'an, Dieu se manifeste aux hommes à la fois comme le Tout-Autre, l'Infini, l'Illimité, et comme Celui qui nous est plus proche que notre veine jugulaire. L'expérience de l'Amour (divin) en Islam est celle de la perplexité qui naît de cette proximité-éloignement de ce qui ne nous a jamais*

*quittés, mais que l'on cherche sans cesse à retrouver. La lumière qui jaillit de cette perplexité est la « Connaissance », la perception subtile de la manifestation de l'Être divin dans notre cœur. Ainsi, la sainteté en Islam est l'état de celui dont « la fine pointe de l'être » s'est plongée dans sa source divine. Ses vertus, son amour et sa sagesse ne sont que les manifestations spontanées d'une réalité intérieure, de cette pauvreté essentielle ». Sqâli dit par ailleurs que cette pauvreté n'est que la « pauvreté dans l'esprit » dont parlait Jésus, la réalisation de ce détachement intérieur, obtenu dans le dévoilement divin, créant cette ivresse perpétuelle au travers de laquelle et dans la clarté du cœur, tout l'univers, les choses créées sont ressenties comme une émanation de Dieu, où il n'y a plus la distinction réductrice entre profane et sacré, cette distinction qui provient de la limitation de notre conscience concrète, mais où la réalité, dans son unité essentielle, est tout intégralement sacrée. Car, dit le Qor'an, « la fin ultime se trouve en ton Seigneur », « Il est le Premier et le Dernier », « Il est l'Apparent et le Caché ».*

La voie soufie, voie de la gnose, est aussi une voie du désir, car elle est une voie d'amour, en cela une voie de la douleur passionnelle, chantée par Hallaj au X<sup>e</sup> siècle, mort crucifié pour avoir clamé sa "découverte", pour avoir crié sa certitude de fusion en Dieu : « *Ana l-Haqq !* » (Je suis le Vrai, le Vrai, LUI). Au XII<sup>e</sup> siècle, Fariduddin al-Attâr (mort vers 1220), poète et mystique persan, incarnait, selon ses propres termes, « *la voie de la douleur* » ainsi qu'il l'a évoqué à la fin de son *Langage des Oiseaux*, et son désir ardent et sa nostalgie ont fait dire de lui par Shustâri (vers 1600) qu'il était « *la chandelle de la chambre nocturne de son temps, baignant dans la mer de la connaissance, perdu dans l'océan de la plénitude* ». Et Attâr dit dans son *Livre de l'Épreuve* : « *Qu'est-ce que l'amour ? L'océan à partir d'une goutte !* » Ce symbole de la goutte qui se perd dans l'océan, cet océan se retrouve dans toutes les traditions mystiques. Le voyage, chez Attâr, trouve l'océan en lui-même et arrive au point où la voie vers Dieu s'arrête, où commence le voyage en Dieu, selon la belle formule de Annemarie Schimmel (préface au *Livre de l'Épreuve*, traduit par Isabelle de Gastines).

Ibn 'Arabi, le *Chaykh ul-akbar* (le plus grand des *Chaykhs*) (né à Murcie en 1165 - mort à Damas en 1241), celui qui a défini la doctrine de l'Unité (*tawhîd*) et de la solitude (*ahadiyya*), au sommet de tout l'édifice soufi, a écrit dans son *Diwân* un poème où



sa profession de foi en l'Amour réunit en son cœur toutes les données du monde et des religions :

*« Jusqu'à ce jour, je récusais mon compagnon  
Car mon cœur ne professait pas la même foi ;  
Mais il est aujourd'hui devenu capable de toutes choses,  
Il est aussi bien tendre prairies pour les gazelles  
Qu'un havre pour les moines chrétiens,  
Qu'un temple pour l'idolâtre, et Kaaba du pèlerin,  
Les Tables de la Thora et le Livre du Qor'an ;  
Car je professe la religion d'amour,  
Et quelqu'Orient où va sa monture  
L'amour restera ma religion et ma foi ! »*



Rûmî

Vers la même époque, Ibn al-Fâridh (né en 1181 au Caire, mort au Caire en 1235), considéré comme le plus grand poète arabe soufi, rédigeait sa *Khamriyya* (Ode du Vin mystique) où il décrit l'ivresse dans l'amour divin. Toujours au XIII<sup>e</sup> siècle, Jalal-ud-Din Rûmî, poète persan et fondateur de l'école soufie des Derviches tourneurs (né à Balkh en 1210, mort à Konieh en 1273) illustre par son *Methnévi*, poème de 56000 vers, décrit les Soufis :

*« Les Soufis : ils sont sans livres, sans études, sans érudition  
Mais ils ont poli leurs cœurs  
Les ont purifiés du désir, de la cupidité, de l'avarice et de la haine.  
Cette pureté du miroir est certes le cœur reflétant toutes images,  
L'entendement ici devient silence pour n'induire erreur  
Car le cœur est Avec Dieu, ou plutôt le cœur est LUI.  
Ceux au cœur poli ont échappé aux parfums et aux couleurs,  
Ils contemplant la beauté de chaque instant,  
Ils ont abandonné la forme et l'écorce du savoir,  
Ils ont tenu l'essence dans l'océan de la connaissance mystique. »*

En effet, nous trouvons sous la plume d'Eva de Vitray-Meyerovitch : *« Le rôle des Soufis n'est pas de guérir les cœurs et d'éliminer tout ce qui voile l'œil intérieur. Ils s'efforcent d'établir leur demeure en l'Esprit, devant la face de Celui qui est la Très Haute Vérité, jusqu'à ce qu'ils soient, par Lui, retirés de tout ce qui est autre,*

*leurs essences s'étant éteintes en Son Essence et leurs qualités en Ses Qualités.* » Elle ajoute plus loin : « *Cœur vivant de l'Islam, [...] intériorisation vécue d'un donné révélé, [...], certes, le tasawwuf c'est cela.* »

Abul Hassan Ali al-Hajwîrî, un illustre Soufi afghan disciple de Hallaj, écrit au XI<sup>e</sup> siècle à Lahore, dans son ouvrage *Kashf-ul-mahjoub li-arbâb ul-qulûb* : « *Soufi est un terme dont on désigne et qui a désigné, jadis, les saints et adeptes spirituels. L'un des Maîtres a dit : « Celui qui est purifié par l'amour est pur, et celui qui est absorbé dans le Bien-Aimé et a renoncé à tout le reste est un Soufi. » Il ajoute : « Ce nom n'a pas de racine répondant aux normes de l'étymologie, car le soufisme est trop sublime pour être dérivé.* »

Jalal-ud-Din Rûmî joue sur les métaphores :

*« O toi qui t'es endormi dans le bateau du corps,  
Tu as vu l'eau : contemple l'Eau de l'eau ;  
L'eau a une Eau qui la pousse,  
L'esprit un Esprit qui l'appelle. »*



Photo A.M.O.R.C.

Zhu n-nûn al-Masri et Abu-Bakr Shibli cla-ment au IX<sup>e</sup> siècle que l'ascète soufi est un homme qui s'est détaché du monde. Mais, en définitive, la piété islamique qui est pratique d'obligations et de prière, ascèse en elle-même, conduit par la "crainte" de Dieu à le préférer à toutes choses de ce bas-monde. Cette ascèse religieuse est une expression du mysticisme islamique, elle s'accompagne d'un détachement puis d'un

renoncement, mais elle demeure piétisme et quiétisme. La voie soufie conduit ses adeptes au-delà de ce portail, vers les réalités divines, la transcendance spirituelle où Dieu est amour et où la perspective, par le dévoilement, est fusion et demeure, par ces trois degrés, dans la « proximité » divine (*kachf, fan baqa'*).



## Apparition et développement de la voie soufie

Beaucoup d'arguments ont été discutés et présentés pour déterminer l'origine de la mystique en Islam. En définitive les uns et les autres en arrivent à la conclusion invitant le chercheur à ne pas chercher le contenu dans les termes mais à se cantonner à la substance : c'est ce à quoi aboutit al-Hajwîrî déjà cité disant : « *ce nom n'a pas de racine répondant aux normes de l'étymologie...* » et ce après avoir passé en revue diverses acceptions et rattachements du terme. Revoyons un peu la chose.

Les *Chaykhs* ayant traité de cette étymologie cherchent à rester dans les limites de la religion islamique, fille de la révélation mohammadienne. Et ils ont leurs raisons, historiquement parlant, car les Soufis qui ont adopté cette désignation ont trop rapidement glissé vers des "dérives" néo-platoniciennes et panthéistes, et dès le milieu du IX<sup>e</sup> siècle, ils ont été accusés d'hérésie et combattus : al-Hallaj a été torturé et crucifié en 922 à Bagdad, après avoir été renié par le grand Junayd et ses disciples. La fin du X<sup>e</sup> siècle avait vu fleurir la confrérie secrète des Frères de la Pureté et a vu leur occultation et leur dispersion. Entre le XI<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècles, al-Ghazzâli (né à Tûs, Khorassan en 1058 - mort à Tûs en 1111) prend le nécessaire flambeau du redressement orthodoxe de la *soufiyya*, qui est arabisée en *tasawwuf* ; il réconcilie les pratiques du mysticisme en les rendant inséparables des pratiques religieuses et en les y fondant, édifiant une synthèse entre la spéculation traditionaliste des théologiens et l'intuition transcendantale des Soufis : en ce sens, al-Ghazzali représente le nouveau fondement de la science du *tasawwuf*. Toute déviation subséquente a été réprimée, telle la mise en accusation et la liquidation de Sohrawardi (à Alep) en 1191 ; sous le règne de Saladin ; telle aussi la mise en accusation du grand Ibn 'Arabi (1165-1241), ce moniste intégral de la doctrine de l'Unité et de l'Unicité de l'Être, parce que, malgré le fait qu'il ait réfuté la révolte d'un Hallaj, il avait repris certaines vues œcuméniques des Frères de la Pureté et les vues panthéistes des néo-platoniciens et du prophétisme de la Présence.

Dans cette revue doctrinale rapide réside tout le soufisme historique, depuis ses origines controversées, jusqu'à ce qu'il retrempe ses antennes dans sa double source vitale. En effet, il a été dit que *soufi* venait de *souf* (laine), vêtement adopté par humilité et macération par les adeptes de la mystique islamique, mais

pourquoi la couleur blanche et pourquoi seulement deux siècles après les débuts de l'Islam ?

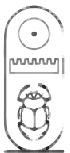
Le Soufi a aussi été ramené à la notion de rang, par allusion au premier rang parmi les fidèles en mosquée, rang où voulaient se regrouper les plus proches disciples de Mohammad, immédiatement derrière leur *imâm*, conduisant la prière collective ; ce fut l'allusion au *saff-el-awwal* : explication improbable, puisqu'elle n'apparaît que plus de deux cents plus tard.

L'origine des Soufis a également été présentée comme une perpétuation de ceux des fidèles et proches de Mohammad qui avaient pratiquement élu domicile sur la *saffa*, banquette construite le long du mur du fond de la première mosquée et sur laquelle l'on s'asseyait ; c'est ce que l'on appelle encore de nos jours une *saffa* ou une *mastaba*. Ces *ashâb us-saffa* étaient exemplaires par leur piété et leur attachement à Mohammad et à ses enseignements. Il a de plus été également avancé, assez tardivement il est vrai, comme pour y camoufler l'appellation de cette Confrérie des Frères de la Pureté, que *soufi* se rattachait à *safa*, la pureté, cette qualité spécifique qui doit inspirer les actes et pensées de tout mystique.

Pour désigner un adepte de la *sofiyya*, on n'a pas manqué non plus de rapprocher le terme *soufi*, devenu un qualificatif et un substantif arabe, tout simplement du terme *sophia* (sagesse), du grec des néo-platoniciens arabisé par la conquête islamique, comme



Photo A.M.O.R.C.



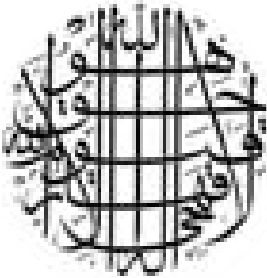
cela est inévitable dans l'ensemble des pays de ce Proche-Orient hellénisé depuis de nombreux siècles, et qui prenait une revanche de reconquête intellectuelle et spirituelle sur son conquérant, lui permettant ainsi de faire un bond en avant et de se hisser sur les sommets de la pensée humaine. On s'adonnait à la *sophia*, étude de la sagesse et voie de transcendance ; on devenait *sophia* (comme le laisse entendre le *Littré*) et l'on revêtait la robe blanche, comme c'en était l'usage dans les traditions égyptienne, mazdéenne, pythagoricienne, essénienne, alexandrine, et manichéenne, qu'elle soit en laine (le proverbe populaire bédouin ne dit-il pas « *ce qui protège du froid, protège du chaud* » ?) ou en lin, selon les pays et les matières textiles. Aujourd'hui, c'est surtout le coton qui prévaut en Orient... D'ailleurs, l'arabisation des termes ayant caractère de néologisme est courante dans le monde arabe : dès le VIII<sup>e</sup> siècle, ceux de *faylasouf* pour philosophe, et *falasifa* (pluriel) et *falsafa* pour philosophie ont été adoptés. Pourquoi pas *soufiyya* pour *sophia* ? De même, *masoniah* et *far-masniah* (pour Franc-maçonnerie) ont été adoptés, ainsi que *radio*, *televiziôn* ou *telefôn*.

Ceci nôte rien à la gloire et à la lumière que la voie soufie a manifesté pour les siècles de la civilisation islamique et à l'avancement que les grands adeptes soufis ont permis en leur domaine spirituel spécifique, ainsi qu'à l'avancement que leurs écrits ont offert à la théologie médiévale chrétienne autant que juive. En effet, si les plus éclairés parmi les moines et hommes de savoir des pays d'Occident ont puisé à foison dans les œuvres des savants et mystiques musulmans d'Espagne et d'Orient, l'ensemble de la Qabbale juive ne s'est édifiée qu'au travers des écrits de Maïmonide (abu Umrân Mûsa ibn-May mûn, 1135 Cordoue - 1204 Le Caire), de Avicebron (Salmon ibn Gabirol, Malaga 1020 - Valence 1058) pour ne citer que ceux-là, et dont les œuvres furent pour la plupart rédigées en arabe.

Un auteur de la dimension d'Émile Dermenghem n'hésite pas à souligner, dans son ouvrage *Mahomet et la Tradition Islamique*, que « *le soufisme représente une protestation contre le formalisme juridique en même temps que contre la mondanité résultant des conquêtes. Il donne la primauté à la religion du cœur, à l'amour de Dieu, aux valeurs de contemplation et d'ascèse, [...] une méthode de réalisation spirituelle, très originale malgré son caractère traditionnel et les influences adventistes chrétiennes, néo-platoniciennes et hindouistes* ».

La voie mystique en Islam est notamment témoignée et illustrée par le Soufisme. L'Orient islamique, où cette voie gnostique connaît un renouveau certain, s'y intéresse toujours, en dépit de l'occidentalisation croissante de la vie quotidienne et de certaines valeurs qu'elle introduit. Mais en Occident ? Cet Occident chrétien où les valeurs de la foi s'essoufflent, cet univers du matérialisme et du progrès technique ? Comment expliquer l'intérêt que suscite le désir de savoir ce qu'est le Soufisme, sinon une curiosité teintée d'exotisme ? Martin Lings affirme que cet intérêt présuppose au moins un pressentiment de la possibilité d'une perception intérieure directe, pressentiment qui pourrait devenir germe d'aspiration, ou, à tout le moins, dit-il encore, « *il demande que l'âme ne soit pas fermée à cette possibilité* ».

### Le contenu du Soufisme

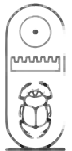


Sept Noms d'invocation

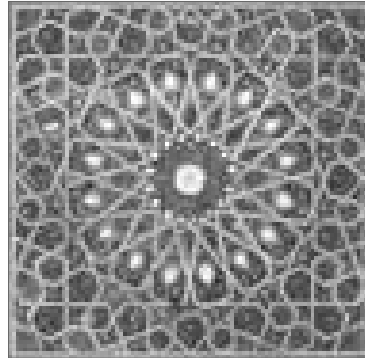
Une prière en forme de poème que récitait souvent le *Chaykh* ul-akbar Ibn 'Arabi disait : « *Fais-moi entrer, Seigneur, dans les profondeurs de l'océan infini de Ton Unité !* » Tout le contenu du Soufisme est en ces quelques mots. C'est à la fois la voie et la manière de l'entreprendre, de la suivre, de la parcourir et d'aboutir à cette fusion dans l'infinitude inexprimable du Divin,

l'Un, l'Unique, le Seul, l'Un et le Tout, pour autant que Un et Tout puissent être perçus et exprimés par nos termes humains, sortis de notre imagerie physique.

Il nous faut souligner ici qu'en dépit de certains apports des autres voies de sagesse et d'ascèse, des emprunts conceptuels que certains grands *chaykhs* ont pu faire à d'autres traditions, le soufisme a été et demeure une voie mystique enracinée dans l'Islam, tirant son origine dans la révélation mohammadienne, imprégnée de l'Islam, esprit et théologie, religion et pratique, donc une voie particulière dont les moyens ne sont qu'en Islam, ne sont émanés que de l'Islam. Mais le Soufisme est également une voie universelle, simultanément particulière à l'Islam et universelle dans son orientation dans la sacralité, la recherche de la sainteté, l'approche de la pureté et de la transcendance, de la perfection, le *ihssân* ou précéllence, pour parvenir au Divin.



Pour résumer, rejoignons encore Martin Lings qui trouve une image du particularisme et de l'universalisme du Soufisme en le comparant au rayon d'une roue : « *particulier en ce qu'il est distinct de chacun des autres rayons représentant d'autres mysticismes, et universel parce que, comme eux, il conduit au Centre unique* ». Il ajoute, et c'est important : « *Notre image [du rayon de la roue] dans son ensemble révèle clairement cette vérité : lorsqu'un chemin mystique approche de son But, il est plus proche des autres mysticismes qu'à son départ.* » Mais il souligne aussi cette autre vérité, disant : « *Cette image révèle aussi, incidemment, l'inefficacité du dilettantisme qui correspond à une ligne sinueuse, qui parfois se dirige vers le centre et, parfois, s'en éloigne, croisant et recroisant différents rayons mais n'en suivant aucun avec constance, tout en prétendant embrasser la synthèse de tous.* »



### Les caractéristiques de la voie soufie

Elles sont multiples et, sans les commenter, car cela demanderait de réécrire des volumes que l'on est susceptible de nos jours de trouver dans des éditions occidentales, notamment en français, nous nous contenterons de les évoquer :

– Le Soufisme se rattache au Livre saint de l'Islam : le *Qor'an*, récapitulation de la Parole incréée de Dieu. Les Soufis pratiquent cette lecture comme une remémoration continue de Dieu, cherchant à s'y noyer (*istighrâq*), afin que s'en imprégnant ils puissent accéder à devenir cette parole, en s'y « anéantissant » (*fana*). Les Soufis ont trouvé certains versets plus particulièrement orientés vers leur quête intérieure : « *Répondez à l'appel de votre Seigneur* », « *Toutes choses ne retournent-elles pas à Dieu ?* », « *Octroie-nous le chemin de rectitude* », « *Nous sommes à Dieu et à Lui nous retournons* ».

– Le Soufisme est une voie, un chemin, et le *tasawwuf* est le fait d'avoir pris ce chemin de « rectitude » ; cette voie est aussi une méthode, une *tarîqah*. Elle est conduite par un *Chaykh*, un notable

du mysticisme. Louis Massignon, dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, article « *Tariqah* », lui donne deux acceptions : « Dans sa première acception, le mot *tariqah* désigne une méthode de psychologie morale pour guider chaque vocation individuelle, en traçant un itinéraire mental ad Deum, menant à travers diverses étapes de la pratique littérale de la Loi révélée (*shari'a*) jusqu'à la Réalité divine (*haqiqa*). Il en est ainsi aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles de notre ère et les noms des grands Soufis, Junayd, Hallaj, Sarraj, Quchayri, Hujwiri, sont ceux de Maîtres en mystique. Dans sa seconde acception, le terme de *tarîqa* (pluriel *uruq*) désigne, à partir du XI<sup>e</sup> siècle, l'ensemble des rites d'entraînement spirituel préconisés pour la vie commune dans les diverses congrégations musulmanes qui commencent dès lors à se fonder. Par extension, il est devenu synonyme de confrérie, et il désigne une vie commune, fondée sur des prescriptions spéciales, sous l'autorité d'un Maître commun. »

– Le *Chaykh*, c'est le Maître commun, on se le choisit en allant frapper à sa *zawiyah*, à l'origine un « coin » de mosquée où des disciples se rassemblent autour de l'enseignement d'un *Chaykh*, ayant fondé école ; mais le *Chaykh* vous choisit, car seuls trouvent agrément chez lui ceux chez qui il pressent le désir réel et l'esprit d'abnégation, assez de bonne volonté, de vraie humilité, celle dont doit faire preuve tout « demandeur » (*taleb*) qui, une fois agréé devient *murîd*,: « volontaire, disciple acceptant discipline ». C'est



pourquoi il est soumis à l'épreuve du silence, de la ségrégation (il est tenu loin) et du service (il doit s'acquitter des tâches ménagères et de l'entretien de la communauté) pendant quelquefois plusieurs années.

– Tout *Chaykh* doit avoir reçu une autorisation sacrée (*izhn*) de transmission de la voie initiatique, autorisation qui assure la chaîne (*silsila*) de transmission ininterrompue, laquelle doit remonter de *Chaykh* en *Chaykh* reconnus transmetteurs jusqu'aux





premiers chaînons qui débouchent sur Ali, le cousin et successeur de Mohammad et donc au Prophète lui-même. Ainsi, le *Chaykh* est autorisé et véridique, et son enseignement comporte une initiation.

– La pratique initiatique consiste en commentaires explicatifs et en séances communes de récitation de louange à Dieu, de poèmes chantés à la louange de son Envoyé et de la Lumière mohammadienne, de musique et de danse sacrée

à l'école *mevlevi* des Derviches tourneurs, le *samaa*. Ces séances sont *zhikr*, ou recollection de Dieu. Mais le *Chaykh* choisit et donne à chacun de ses *murîd* un mot à méditer, à répéter pour en faire son *zhikr* personnel, une manducation ou mot de puissance, et en revoit les effets lors d'entretiens personnels ; il le changera d'étape en étape selon l'évolution de son disciple.

– Lorsque le *murîd* est devenu adepte, son *Chaykh* lui donne la *khirqah*, (dépouille vestimentaire), symbole du manteau, de l'habit qui habille et habilite. Souvent, le *Chaykh* envoie aussi ses disciples voyager vers d'autres Maîtres. Le sentier ainsi ouvert ne connaît plus que des étapes. Et le disciple les parcourt enfin seul : la Lumière est toujours au bout du chemin, mais d'horizon en horizon, le chemin est celui d'une vie entière, la fin demeure en Dieu car c'est Lui qui ouvre la voie et en qui est la fin, et c'est Lui qui octroie la Sagesse à qui sont Ses élus.

## Conclusion

Sur un sujet aussi varié et variable où tant d'ouvrages véridiques ont amoncelé leurs lumières, est-il convenant de conclure ? La

réponse est dans le cœur de chacun, car c'est une voie cardiaque. L'intellection n'est que pour lever les obstacles des mots ; ensuite, il n'y a que des effets d'ombre et de lumière. Les dévoilements sont personnels ; les mots ne servent qu'à estomper les couleurs, en déformer la clarté.

Avec Henri Brune, homme de désir, enseignant catholique, je dirai ceci : « *Rien ne paraît plus difficile et périlleux que de parler, simplement et clairement, de mystique. Difficile parce qu'il faut appréhender une réalité qui transcende nos modes de pensée ordinaires, que les mots que l'on utilise risquent d'être ambigus, piégés, détournés de leur sens. Périlleux parce que le mystique est souvent un objet de scandale pour les tenants de sa propre religion : c'est une source qui jaillit en dehors des normes et des règles. On retrouve là l'opposition dialectique, bien connue des scientifiques, entre la rationalisation et la transgression. Sans transgression, la science ou la religion piétinent et se sclérosent ; et inversement, sans règles et sans ordre, la transgression se perd dans les nuages et l'incommunicable.* »

Il n'y a de mystique que le mystère, le cherchant s'aventure dans l'invisibilité, le *ghayb* ; mais il tâtonne avec cette certitude, le *yaqîn*, de trouver, du moins de pressentir le secret, le *sirr*, en son moi profond où, progressivement, mais par à-coups successifs et involontaires, s'offrent des dévoilements, le *kachf*, introduisant en sa conscience intérieure la connaissance intime, la *maarifa*, dans ce que l'un des grands mystiques ismaéliens, Molla Sadra Shirâzi, a appelé *nour alnour*, « une lumière sur la lumière ». Mais s'agit-il finalement de lumière dans le secret de la « ténèbre » divine ? Je vous laisse le soin de conclure, car chacun ne le fait que pour lui et à sa manière. La conscience est un puits noir où ne vous éclairent que vos propres étoiles.



Photo A.M.O.R.C.

